

Lycée agricole d'Obernai le 12 décembre 2017

Textes de base à un échange entre les élèves de Langue et Culture Régionales de 1ère et de Terminale, leur professeur et un membre du comité de Strasbourg du MRAP dans le cadre d'interventions subventionnées par la DILCRAH.

Le thème : « Le peuplement de l'Alsace et ses langues depuis 1850 »



Des extraits de la brochure du comité de Strasbourg du MRAP parue en septembre 2015.

L'Alsace : Son peuplement, les brassages, les parlers, les langues et quelques problèmes spécifiques actuels

Extrait de « *Langues d'Alsace-mode d'emploi* » d'André Weckmann – Ed. Salde, 2001:

Les Alsaciens qui sont-ils aujourd'hui ?

Les Alsaciens, qui sont-ils ? Ils s'appellent Muller, Meyer, Schmitt, Lévy, Dupont et Pedrazani, Rodrigo, Kaczmarek, Topçu, Mekhloufi et Abou Diaf : ils sont au pays depuis cent ans, depuis hier, ils y viendront demain. Les « anciens » Alsaciens ont repeuplé le pays après la guerre de Trente Ans, venant de Suisse, du Tyrol, de Picardie. Plus tard, les Calabrais ont creusé « nos » canaux, les Polonais ont extrait la potasse. Aujourd'hui, les Maghrébins construisent « nos » routes, les Turcs ravalent « nos » maisons. Et dans les sports les Africains défendent « nos » couleurs...

Maxime Alexandre, le poète alsacien, né en Alsace en 1899, écrit en 1968 en évoquant cette période dans « *Mémoires d'un surréaliste* » :

« Certes, pour un écrivain né en Alsace au début de ce siècle il y a un problème de la langue, si bien que ce problème n'a cessé de compliquer et d'alourdir mon existence depuis quinze ans. Je suis heureux et comme un peu délivré de pouvoir m'expliquer ici librement sur mon cas qui, pour particulier qu'il soit, n'en a pas moins une signification qui dépasse ma personne. Ce sentiment de ne pas être un cas isolé m'enhardit à me livrer devant vous à ce qui est somme toute une confession ».

« Né dans un village des environs de Strasbourg il y a près de soixante ans (vous voyez, la confession commence déjà !), je suis entré à quatre ou cinq ans à l'école maternelle, tenue par une prussienne que je trouvais belle et attirante. Je ne mentionne pas ce détail par goût du pittoresque, mais pour souligner qu'un élément affectif s'est mêlé à mes premiers contacts avec la langue allemande. Je veux ajouter un autre détail du même ordre, c'est qu'à l'occasion de la fête de Noël de l'école des petits, la « salle d'asile », comme on disait dans mon village, j'ai joué le rôle du Père Noël. En allemand, bien entendu, et il y avait de quoi être fier, car le texte, en vers, était extrêmement long. C'est ainsi qu'au sortir du demi-sommeil de l'enfance, les objets, les paysages, les hommes, les animaux, les plantes, tout comme les sensations, les sentiments et les idées, se sont logés dans mon esprit et dans mon rêve par l'intermédiaire de mots allemands. La région mystérieuse où se sont passés mes premiers jeux et mes premières explorations ne s'appelait pas jardin, mais Garten, et l'institutrice dont j'étais amoureux (autant l'avouer), ne s'appelait pas mademoiselle, mais Fräulein. »

Un extrait de « du bec à l'oreille » de Claude Vigée - Éditions de la Nuée-Bleue-Strasbourg 1977

Après le rattachement de l'Alsace-Moselle à la France en 1918 :

« Notre institutrice, Mme Zimmermann, nous a annoncé, en dialecte, que maintenant nous allions enfin apprendre le français. On a ouvert le livre illustré où courait un joli lapin, et elle nous dit : «E lapin ésch e Hààs». C'est ainsi que j'ai appris officiellement mon premier mot de français à l'école primaire, avec une trentaine de condisciples ébahis. Bischwiller était situé pratiquement dans une garenne. Derrière le cimetière chrétien s'étendait une belle forêt de pins où nous allions jouer tous les jeudis matin. Une foule de lapins couraient autour de la ville, dans le Ried très sablonneux. Voilà qu'on nous apprenait que le vrai nom du «Hààs», c'était lapin... Tout cela ne me semblait pas clair. Qu'est-ce que le «vrai nom»? Y a-t-il un «vrai nom»?... Depuis toujours nous savions le nom de cet animal-là, qu'on voyait courir dans les champs... Voilà qu'il avait deux noms – donc aucun qui fût véridique, et qu'à son propos un doute surgissait sur tous les noms de personnes et des choses... Je me sentais déjà infirme-né de la parole... »

« Les mots expriment à la fois notre vie la plus secrète et l'univers qui nous environne. Des hommes venus avant nous leur ont donné un contenu dont il nous est impossible de nous défaire. Pour montrer que ce contenu est différent selon que le mot est allemand ou français, même au cas où la notion qu'il recouvre est à peu près identique, je me sers volontiers du mot « romarin », venant du latin et signifiant rose marine, qui est devenu en allemand, par une interprétation populaire fantaisiste : Rosmarin ou Rosmarien, c'est-à-dire rose de Marie. [...] »

« Je suis né en Alsace, sous le règne de Guillaume II roi de Prusse empereur d'Allemagne, à Wolfisheim, village des environs de Strasbourg. Le 31 juillet 1914, à quinze ans, jeté hors de la voie que j'aurais dû normalement suivre, autant dire : jeté hors du droit chemin, j'ai perdu mon enfance, la maison familiale et sa chaleur protectrice et, du même coup, il m'a fallu, à partir de ce jour, désapprendre la langue dans laquelle j'avais commencé à fixer des sentiments, à réfléchir à connaître le monde et à rêver ».

Autre extrait concernant le nazisme :

La langue allemande utilisée par les nazis n'a rien à voir dans sa grossièreté, son mépris des juifs et de nombreux peuples dont celui de France, le génocide, les brutalités, ... avec la langue de Goethe, de Heine et d'autres grands auteurs allemands...

La langue française est interdite. Le dialecte lui-même est combattu en Alsace, tout en en prenant certaines expressions pour la propagande militariste nazie⁴

Les *Sintis*, *Tsiganes* vivant en Allemagne, Autriche et Italie du Nord furent exterminés à 85 % d'entre eux par les nazis lors de la seconde guerre mondiale. La population *juive* est décimée. Victime d'antisémitisme avant, pendant et après la guerre, en Alsace comme ailleurs en France et en Europe notamment à l'Est, une partie d'entre elle part en Israël, aux USA... Un pan entier de la culture alsacienne disparaît en grande partie.

LTI, la langue du IIIème Reich, de Victor KLEMPERER (texte hors brochure)

<http://www.leconflit.com/article-26977077.html>
<< Diglossie et Pouvoir Le souffle de la langue, Le... >>

Victor KLEMPERER (1881-1960), philologue, spécialiste de littérature française et italienne, professeur à l'Université de Dresde est destitué de son poste dès 1935 et échappe de très peu à la déportation. De religion juive, il est persécuté à ce titre par le IIIème Reich et rédige depuis 1933 jusqu'à 1945 un journal dans lequel il consigne toutes les déformations introduites dans la langue par le régime nazi. Ce journal, mis en forme et intitulé LTI comme *Lingua Tertii Imperii*, langue du Troisième Reich, n'est publié en Allemagne qu'en 1995.

Ce journal, véritable manuel de résistance, constitue à lui seul à la fois un témoignage de lutte intellectuelle et une étude serrée de la grammaire, de la syntaxe et du vocabulaire, tels qu'ils ont été utilisés pour envenimer, pervertir et déformer la langue allemande pendant plus d'une dizaine d'années et dont certains effets, selon Victor KLEMPERER perdure encore...

Victor KLEMPERER, LTI, la langue du IIIème Reich, Carnets d'un philologue, Albin Michel, collection Agora pocket, 2007, 372 pages. Traduction de l'allemand "LTI - Notizbuch eines philologen" et annotations (abondantes) d'Elisabeth GUILLOT. Présentations de Sonia COMBE et d'Alain BROSSAT.

Témoignage de Roland Pfefferkorn, professeur de sociologie à la faculté des sciences sociales de l'Université de Strasbourg.

<http://sspsd.u-strasbg.fr/Pfefferkorn.html>

« Si la langue française a été la langue de l'institution scolaire, celle du maître d'école et de la République jacobine, elle était aussi, du point de vue des enfants, celle de l'apprentissage de la lecture et de l'écriture. Du fait de cet aspect contradictoire, elle a aussi permis une formidable ouverture, ouverture au monde des idées, aux livres, à la littérature et à la culture, ouverture à de nouvelles valeurs et à des questionnements démultipliés... Le processus d'imposition linguistique ne se laisse donc pas réduire à cette seule dimension de l'imposition. Ce processus ne se décline pas seulement sur le mode négatif. Le résultat dépend aussi de ce qui est véhiculé par la lecture et l'écriture, et éventuellement par la nouvelle langue, des possibilités qui sont offertes par elles : occasions d'évasion ou d'accès à des mondes insoupçonnés, ou encore potentialités d'ascension sociale. In fine tout ne dépend-il pas de la manière dont le changement de langue, même imposé, est vécu ? L'expérience du changement de langue peut être très différente d'un individu à l'autre, suivant le sexe et le groupe social d'appartenance, mais surtout selon l'écart entre la langue vernaculaire et la langue légitime de l'école) » ... « Cette expérience peut être vécue de manière très positive quand l'adoption d'une nouvelle langue résulte en quelque sorte d'une décision personnelle, du moins quand le phénomène est appréhendé comme tel... »

« Certes, il est vrai, pour en revenir à ma trajectoire, que j'ai connu dans les années 1958-1964 la répression linguistique la plus grossière quand je fréquentais avec mes camarades l'école primaire de mon village dans le pays de Bitche (Est du département de la Moselle). Quoi de plus stupide en effet que d'être forcé par l'instituteur à écrire cent fois : "Je n'ai pas le droit de parler allemand dans la cour de récréation", et ceci à de nombreuses reprises durant l'année scolaire. Quoi de plus imbécile que la pancarte accrochée au mur de la salle de classe : "Défense de cracher par terre et de parler allemand" ; ou encore de désigner du terme à connotation fortement péjorative de "patois" la langue parlée des habitants de cette région. A tel point que cette appellation : "patois", a été largement intériorisée par la population et est encore utilisée de nos jours en Moselle par celles et ceux qui s'expriment en dialecte allemand francique. Car pour les agents essentiels de l'imposition du français qu'étaient de facto les instituteurs, les indigènes parlaient le « patois » en Moselle et « l'alsacien » en Alsace. On y reviendra.

Mais il est vrai aussi que l'école et par-dessus tout l'accès à une langue écrite (française en l'occurrence) ont permis un élargissement considérable de mon horizon. Surtout à partir de la classe de sixième qui, à cette époque pourtant relativement proche, n'était encore accessible qu'à une infime minorité d'élèves dans certaines zones rurales. Par exemple, dans mon village, trois garçons seulement sur un total d'environ trente-cinq garçons et filles de ma classe d'âge sont entrés en sixième (en internat ou au collège public de secteur situé à quinze kilomètres).

Tous les autres sont restés à l'école primaire du village et sont partis travailler, la plupart dès quatorze ans, et le plus souvent à la cristallerie proche. La fréquentation du collège a permis de rompre avec l'enfermement, à la fois familial et communautaire du village, de découvrir les livres et le plaisir d'apprendre et enfin d'échapper à un destin préétabli. Au demeurant, le problème qui s'est posé pour moi n'était pas si différent de celui de tous les enfants de milieu populaire qui à l'école doivent apprendre la "langue de l'école", il était simplement plus compliqué parce que la langue de l'école (le français) était vraiment très différente de la langue parlée (daïtsch)...

L'école permettait par conséquent de casser les murs et offrait, me semble-t-il, une possibilité d'atteindre l'universel. Et ne faut-il pas, pour tenter d'atteindre l'universel, pouvoir quitter le village pour la ville, réellement ou métaphoriquement, ne serait-ce que par les livres, la lecture, l'écriture ? Reculer des limites trop étriquées, aller au-delà de la ligne d'horizon... S'ouvrir au monde...

La pluralité linguistique et culturelle vue en 2012.

L'Alsace compte 1,8 millions d'habitants avec une densité de 223 habitants/km² (le double de la moyenne nationale), une population plus jeune que dans le reste de la France et que chez nos voisins allemands et suisses. La population étrangère représente 7,6 % de la population avec dans l'ordre les Turcs, les Allemands, les Marocains, les Algériens, les Italiens et les Portugais. L'Alsace est située dans une des régions européennes les plus dynamiques avec 50 000 étudiants et une population relativement jeune.

En septembre 2013 dans leur livre « Développement du langage et plurilinguisme chez le jeune enfant » - Ed. ERES⁵ - Christine Hélot et Marie-Nicole Rubio écrivent p. 23 et 24 :

« ... Michel Dollé choisit de réfléchir à la problématique de la prise en compte positive du plurilinguisme et du pluriculturalisme du jeune enfant en France à partir de trois postulats :

- *Tout d'abord, celui des droits de l'enfant appartenant à une minorité ethnique ou culturelle à garder sa langue, à voir sa culture et ses valeurs respectées et à ne pas être obligé de nier son héritage familial.*
- *Ensuite, d'un point de vue psychologique, Michel Dollé rejoint Christine Hélot en insistant sur le fait que le développement de l'enfant allophone ne peut que bénéficier d'un bilinguisme dans lequel la langue de scolarisation est acquise sans la perte de la langue familiale, ceci afin d'offrir à l'enfant une continuité dans ses expériences de socialisation.*
- *Enfin, le troisième point sur lequel insiste Michel Dollé, et il a raison de l'énoncer aussi clairement, concerne la lutte contre la pauvreté. Le bilinguisme et le plurilinguisme des enfants migrants ou issus de l'immigration est une richesse, un capital social et culturel, quelles que soient les langues concernées, qu'il ne faut ni dénigrer, ni nier, mais au contraire soutenir, développer et légitimer afin de ne pas appauvrir davantage des enfants qui vivent parfois dans des conditions sociales difficiles.*
- *Sa conclusion nous rappelle les écrits d'Ofélia Garcia (2009), spécialiste de l'éducation bilingue à New York, qui propose de trouver des interstices où se faufiler dans les structures éducatives pour remettre en question l'idéologie monolingue et transformer les pratiques éducatives dans le cas des enfants de migrants. Michel Dollé, quant à lui, propose de travailler dans les marges et sur le terrain éducatif au niveau local plutôt que d'attendre des politiques éducatives institutionnelles qu'elles transforment le système éducatif et s'ouvrent à l'altérité et à la richesse linguistique et culturelle que nous apportent les personnes qui choisissent de vivre dans notre pays. »⁵*

Vous lisez aussi p.34 :

« Concernant ces moyens à mettre en œuvre, il reste un point central mentionné par Sandra Van der Mespel : la formation des professionnels de la petite enfance. Ce point est justement abordé dans le dernier chapitre de l'ouvrage par Andréa Young qui relate une expérience de formation d'assistantes maternelles territoriales organisée par l'association le Furet et l'IUFM d'Alsace à Strasbourg et intitulée « le langage et les langues à l'école maternelle : accueillir et accompagner le jeune enfant dans sa scolarisation ». Commandé par la Communauté urbaine de Strasbourg en 2010⁹ et centré sur les questions de langage et de plurilinguisme, ce module a été conçu pour donner des outils à la fois théoriques et pratiques aux participantes, mais aussi pour leur ouvrir un espace de dialogue avec des chercheurs en sociolinguistique et en sciences de l'éducation et des enseignantes formatrices en maternelle. »⁶

Document produit par le comité de Strasbourg du MRAP
Adresse mail :
comite@strasbourg.org